

1755

L'Hôtel-Dieu brûle

Ginette Bernatchez

Special Issue, 1989

L'Hôtel-Dieu de Québec : 350 ans de soins hospitaliers

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7380ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bernatchez, G. (1989). 1755 : L'Hôtel-Dieu brûle. *Cap-aux-Diamants*, 15–16.

1755 L'HÔTEL-DIEU BRÛLE

par Ginette Bernatchez*

Du XVII^e au XIX^e siècle, de terribles incendies détruisent des îlots d'habitations et même des quartiers entiers de Québec. Durant plusieurs années, la ville détient même le premier rang en Amérique du Nord pour le nombre d'incendies d'importance. Avant 1845, la basse-ville est généralement le théâtre de ces conflagrations. Pourtant, le tocsin se fait aussi entendre dans la haute-ville, notamment le 7 juin 1755.

L'Hôtel-Dieu brûle

Réunies au réfectoire, les hospitalières écoutent silencieusement la lecture du jour en dînant. Soudain, une de leurs compagnes entre dans la pièce. Son air affolé éveille aussitôt les soupçons: que peut-il survenir de si terrible et de si imprévisible, sinon un incendie? «Le feu est à l'hôpital!» s'écrie-t-elle.

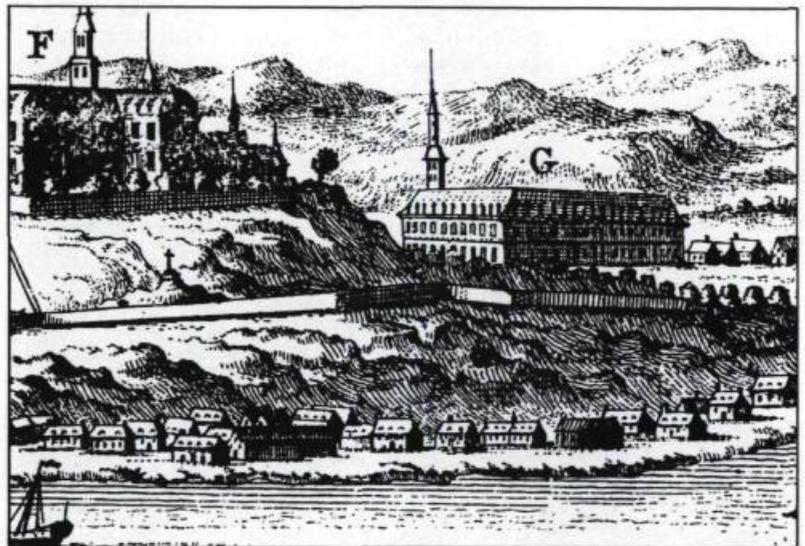
Les religieuses s'élancent aussitôt hors de la pièce et découvrent avec stupeur que les flammes ravagent la toiture de l'un des bâtiments construits en 1696. Avant même qu'elles puissent donner l'alarme, les habitants du voisinage envahissent le monastère. Ils confirment les craintes de tous: aucune chance de sauver le couvent car un vent fort souffle du nord-est et les flammes s'étendent maintenant à toutes les ailes de l'hôpital.

Il faut se hâter de mettre les malades en lieu sûr et sauver, si faire se peut, les objets de valeur. Tous les patients trouvent refuge dans les maisons avoisinantes. À l'infirmerie, une patiente mourante est transportée dans quatre demeures différentes avant que l'on découvre son identité et que l'une de ses sœurs la recueille.

Les jésuites, les récollets et les prêtres du Séminaire, qui accourent dès le début de l'incendie, aident les religieuses à transporter les principaux ornements de l'église. Malheureusement, la plupart des tableaux ne peuvent échapper au désastre. La perte la plus déplorable serait une œuvre véritable du peintre Raphaël représentant une scène de la Nativité.

Des gens animés de bonnes intentions et d'autres, il va sans dire, d'une honnêteté dou-

teuse, s'introduisent dans les salles du monastère et de l'hôpital afin de les vider en grande partie de leur contenu. Ainsi, le pillage fait grossir la liste des pertes matérielles. Rassemblées autour de leur supérieure, les hospitalières contemplant avec tristesse ce spectacle désolant. Tout à coup, elles se rendent compte, avec affolement, que l'une des leurs demeure prisonnière des flammes au quatrième étage du couvent. Après quelques prouesses acrobatiques,



mère Duplessis de l'Enfant-Jésus réussit, non sans peine, à se soustraire au brasier en s'échappant par la fenêtre de sa cellule.

Lourdes pertes

En moins de deux heures, les flammes consomment pratiquement tout: le cloître, l'église, la sacristie, l'hôpital, les chambres des officiers de la garnison et des prêtres malades, la maison des serviteurs, les bâtiments réservés aux animaux, la boucherie, la glacière, cinq maisons voisines et le toit des deux longues casernes; le feu épargne seulement le mur du cloître et les voûtes.

Dans le Jardin des pauvres, les hospitalières s'interrogent sur le meilleur parti à prendre. Iront-elles habiter chez les ursulines ou encore

Bâtiment de l'Hôtel-Dieu identifié ici par la lettre G, tel qu'il apparaissait au milieu du XVIII^e siècle. (Gravure de J. Covens et C. Mortier, d'après un dessin de J. Condet pour A map of the British Empire in America, Amsterdam 1741).

Construites en 1695 par l'architecte François de Lajoüe, dont la fille meurt dans l'incendie de 1755, les caves voûtées de l'Hôtel-Dieu abritent aujourd'hui le musée de cette institution. (Éditeur officiel du Québec. Photo: Daniel Lesard).



chez leurs consœurs de l'Hôpital Général? Elles décident finalement d'accepter l'invitation des ursulines en raison de la proximité de leur couvent. Une de leurs compagnes manque à l'appel. Non sans appréhension, la supérieure la fait rechercher jusqu'au soir, mais en vain. Le décès de mère du Sacré-Cœur, dans la communauté depuis 49 ans et surtout sa fin cruelle attristent encore davantage les religieuses. Fille de l'architecte François de Lajoüe, elle avait été admise chez les hospitalières sans dot en raison des services rendus à la communauté par son père.



Vue générale de l'Hôtel-Dieu de Québec vers 1800, d'après la maquette de Jean-Baptiste Duberger. (Photographie médicale, Hôtel-Dieu de Québec).

Dans l'attente de jours meilleurs

Entre-temps, les 49 hospitalières bénéficient de la bonté des ursulines, des religieuses de l'Hôpital Général et de celle des prêtres du Séminaire. Tous s'efforcent de leur procurer l'essentiel puisqu'il ne leur reste, pour ainsi dire, que leurs vêtements déchiquetés et troués par le feu et certaines pièces de mobilier. Les hospitalières demeurent durant trois semaines chez les ursulines.

Cette catastrophe survient à un fort mauvais moment. Même si la guerre entre la France et l'Angleterre tarde à se déclarer officiellement, le conflit fait rage en Amérique. Plusieurs troupes sont casernées à Québec et les soldats, ainsi que les officiers, blessés ou malades reçoivent généralement des soins à l'Hôtel-Dieu. En fait, chaque navire qui accoste dans le port augmente le nombre des patients hospitalisés.

Au moment de l'incendie, l'Hôtel-Dieu possédait plusieurs ailes, construites l'une après l'autre et formant un carré autour d'une cour intérieure. L'ensemble occupait un espace d'environ 64 mètres par 75 mètres. Mgr Henri-Marie Dubreil de Pontbriand, en visite à Montréal lors de la catastrophe, s'empresse d'offrir à la communauté son palais épiscopal en entier; cependant, les jésuites ont déjà entrepris la restauration d'un de leur bâtiment autrefois occupé par des pensionnaires et le mettent à la disposition des hospitalières.

Durant deux années, les hospitalières font contre mauvaise fortune bon cœur en accueillant leurs malades dans deux petites salles exiguës: l'une réservée aux femmes et l'autre aux hommes. Puis, le 28 juin 1755, elles quittent le couvent des ursulines pour s'installer chez les jésuites et, le 16 juillet, elles recommencent à offrir leurs soins à une population aux prises alors avec une épidémie de picote.

La fatigue et le stress occasionnés par tous ces événements minent la santé des religieuses. Huit d'entre elles contractent la petite vérole et une jeune hospitalière de 28 ans meurt des suites de cette maladie. Le destin semble décidément s'acharner sur les religieuses, aussi elles hésitent un peu avant de reconstruire l'hôpital.

Un incendie criminel

Quelques années plus tard, les hospitalières apprendront avec étonnement que l'incendie de 1755 avait été volontairement allumé. En effet, deux matelots soignés à l'Hôtel-Dieu et mécontents de leurs rapports avec la mère hospitalière décidèrent d'assouvir leur vengeance: un jour de grand vent, ils montent sur le toit de l'un des bâtiments de l'hôpital et enduisent l'une des extrémités de soufre avant d'y mettre le feu.

Plus tard, en France, ces deux incendiaires avouèrent et expieront ce crime et quelques autres sur l'échafaud. ♦

* Historienne